

PETER **MAY**
QUARANTAINE

ROUERQUE
noir



Présentation

Qui aurait pu imaginer une chose pareille ? Le domaine centenaire d'Archbishop's Park, en plein cœur de Londres, défoncé au bulldozer pour y bâtir de toute urgence un hôpital. Alors qu'une épidémie sans merci a séparé la capitale britannique du reste du monde, alors que le Premier ministre lui-même vient de mourir, un ouvrier découvre sur le chantier ce qu'il reste du corps d'un enfant. Des ossements qui ne datent pas du temps des archevêques. MacNeil, l'homme qui a décidé de quitter la police, qui vit ses dernières heures dans la peau d'un flic, est envoyé sur les lieux. C'est lui, le policier désabusé, qui va devoir remonter la piste d'une machination abominable, dans une ville en butte aux pillages et où les soldats en patrouille font la loi. Et alors qu'il apprend que son fils unique, Sean, est contaminé à son tour, n'ayant qu'une chance infime d'en réchapper.

Lorsqu'il a écrit ce roman en 2005, Peter May était loin de penser qu'un jour la réalité se rapprocherait autant de la fiction. Publié quinze ans plus tard en Grande-Bretagne, en plein confinement, *Quarantaine* a fait l'événement. C'est aussi, tout simplement, un roman policier qu'on ne peut pas lâcher.

Sa trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis* et *Le Braconnier du lac perdu*), initialement publiée en français, a rendu Peter May célèbre dans le monde entier. Toute son œuvre, couronnée de nombreux prix et traduite dans près de trente langues, est disponible aux Éditions du Rouergue.

Du même auteur

Dans la collection Rouergue noir

Rendez-vous à Gibraltar (2020)

La Petite Fille qui en savait trop (2019)

Je te protégerai (2018)

Les Disparus du phare (2016)

Les Fugueurs de Glasgow (2015)

L'Île du serment

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

Scène de crime virtuelle (2013)

Trilogie écossaise

La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I, 2015

La Série chinoise, édition intégrale, volume II, 2016

Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Dans la collection Assassins sans visages

Un alibi en béton (2020)

Trois étoiles et un meurtre (2019, Rouergue en poche 2020)

L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)

La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)

Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)

Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Kiratsih Jadeja/Getty Images

Titre original : *Lockdown*

© Peter May, 2020

© Éditions du Rouergue, 2021, pour la traduction française

www.lerouergue.com

PETER MAY

QUARANTAINE

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE
noir

Pour Susie

*« Ce virus grippal est le pire que j'aie jamais vu...
personne, nulle part, ne sera à l'abri. »*

Robert Webster, virologue,
Saint Jude Children's Research Hospital de Memphis,
Tennessee, USA

PRÉFACE

En 2005, alors que je désespérais de trouver un éditeur qui serait intéressé par *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, ou par *Le Mort aux quatre tombeaux*, premier livre de la série *Assassins sans visages*, je me suis lancé dans des recherches pour un roman policier dont l'action se déroulerait pendant une pandémie de grippe aviaire.

À l'époque, des scientifiques prévoyaient que le H5N1 entraînerait probablement la prochaine pandémie grip-pale. Si, en 1918, la grippe espagnole avait tué entre vingt et cinquante millions d'individus à travers le monde, ils estimaient que la grippe aviaire – avec un taux de mortalité d'au moins soixante pour cent – ferait beaucoup plus de victimes.

Comme j'avais eu l'occasion de réunir une documentation considérable sur la grippe espagnole avant d'écrire *Cadavres chinois à Houston*, quatrième tome de ma série chinoise, le sujet m'était déjà familier. Mais je ne m'attendais pas à découvrir au cours de mes investigations sur le

H5N1 les horreurs qu'une pandémie de grippe aviaire était susceptible d'infliger au monde entier.

J'ai commencé à me pencher sur le chaos que cela provoquerait, la vitesse à laquelle la société telle que nous la connaissons risquerait de se désintégrer. Et j'ai choisi pour cadre la ville de Londres, épice de la pandémie, soumise à un confinement total. C'est dans ce contexte que les ossements d'une enfant assassinée sont découverts sur un chantier où des ouvriers travaillent d'arrache-pied à la construction d'un hôpital d'urgence. Mon détective, Jack MacNeil, se voit chargé de l'enquête, alors que sa propre famille est frappée par le virus.

Travaillant moi aussi d'arrache-pied, j'ai écrit *Quarantaine* en six semaines. Le roman n'a jamais été publié. Les éditeurs anglais jugeaient ma description de Londres assiégée par l'ennemi invisible du H5N1 beaucoup trop irréaliste, trop improbable – bien que toutes mes recherches aient prouvé que cela pouvait réellement se produire. Là-dessus, un éditeur américain a acheté la série des *Assassins sans visages* ; et, de leur côté, mes romans policiers chinois ont commencé à être publiés aux États-Unis. Mon attention s'est alors focalisée outre-Atlantique. J'ai relégué *Quarantaine* dans un dossier Dropbox, où il est resté. Jusqu'à maintenant.

Aujourd'hui, j'écris ces lignes en France, à l'abri chez moi d'où je n'ai le droit de sortir qu'en des circonstances exceptionnelles. Un nouveau coronavirus, la Covid-19, ravage le monde, et la société telle que nous la connaissons se désagrège rapidement. Malgré son taux de mortalité inférieur à celui de la grippe aviaire, les politiciens ont fort à faire pour contrôler le chaos et la panique que ce virus a répandus à travers le monde. Les parallèles avec *Quarantaine* sont terrifiants. Il me semblait donc que c'était le moment de repêcher ce vieux manuscrit et

de le partager avec mes lecteurs – ne serait-ce que pour leur faire prendre conscience que la situation pourrait être encore pire qu'elle ne l'est.

Peter May

France, mars 2020

PROLOGUE

Son cri résonne dans l'obscurité, étranglé par la peur. Tremblant, chargé de terreur, il donnerait la chair de poule à n'importe quel être humain bienveillant, lui ferait dresser les cheveux sur la tête. Mais les murs épais de cette vieille maison se sont refermés sur l'horreur de la nuit et les seules oreilles qui l'entendent sont sourdes à sa détresse.

Elle l'entend monter les marches. Furieux, frustré, il jure, peste et postillonne dans le noir. Elle sait qu'il lui veut du mal. Cet homme qu'elle connaît, en qui elle avait confiance, qu'elle aimait, même. Elle se noie dans sa propre incompréhension. Comment est-ce possible ? Elle se souvient de sa main fraîche sur son front fiévreux pendant ces longs jours sans fin où elle a été malade. La pitié dans ses yeux. Des yeux qui brûlent désormais de colère et de méchanceté.

Elle retient sa respiration. Il continue à monter. Il la croit tout en haut. Elle se glisse hors du bureau et voit son ombre se diriger vers les mansardes. Ses petits pieds foulent l'épaisse moquette, descendent à toute vitesse vers

la lumière qui tombe à travers les vitraux du vestibule. Ses doigts attrapent désespérément la poignée. La porte est fermée à clé. Elle ne peut pas sortir.

En l'entendant hurler dans le grenier, elle se fige sur place. Il sait qu'il l'a ratée. Elle hésite un moment. Dans les toilettes, sous l'escalier, des marches mènent à la cave. Mais, une fois en bas, elle sera prise au piège. Seul un ancien soupirail à charbon donne sur l'allée entre les maisons, et bien qu'elle soit menue, elle n'est pas assez petite pour se faufiler par cette ouverture.

L'escalier tremble sous ses pas. Paniquée, elle se retourne et se retrouve face à une petite fille. Un fantôme en chemise de nuit blanche, aux cheveux noirs coupés court, aux grands yeux noirs en amande, au visage gravé dans la craie. La vision de cette enfant la cloue sur place, la peur la transperce comme le feront les lames des couteaux qui l'attendent, puis elle comprend qu'elle recule devant son propre reflet. Méconnaissable, déformé par la terreur.

– Choy !

Elle l'entend crier dans l'escalier. Soudain, elle se souvient de la femme qui leur a fait visiter la maison, des mois plus tôt. La fausse cloison dans le mur de la grande salle à manger. Une pièce qu'ils n'ont jamais utilisée. Toujours laissée dans une pénombre étouffante où la lumière du jour et celle des réverbères s'infiltrèrent à tour de rôle par les fentes des volets. La femme de l'agence avait déplacé une petite table pour retirer un panneau et révéler une porte cachée. Une vieille porte blanche avec une poignée ronde ; elle l'avait ouverte sur l'obscurité qui régnait au-delà. L'obscurité froide, humide, moisie d'un réduit aux murs de brique où une famille de six personnes se tapissait à l'abri des bombes pendant les black-out.

Choy ne savait pas ce que la dame entendait par « Blitz », mais elle l'avait entendue raconter que lorsque

les Allemands avaient fini de pilonner Londres, ils repartaient vers le sud et larguaient sur ce malheureux quartier les bombes qui leur restaient. Dès que les sirènes retentissaient, les gens filaient se réfugier dans leur trou à rats où ils écoutaient, attendaient et priaient dans le noir. Dès qu'il crie à nouveau son nom, Choy file, elle aussi, vers la salle à manger.

Vite, elle repousse la table et cherche à tâtons les loquets du panneau bleu foncé. Il est lourd, ses petites mains s'acharnent à le débloquer. Elle l'entend marcher sur le palier du premier étage, puis dans la grande chambre de devant. Elle rabat le panneau sur un côté et pousse la porte qui s'ouvre sur les ténèbres. Un air froid et humide l'enveloppe aussitôt. Elle entre, tire le panneau derrière elle. Incapable de le fixer de l'intérieur, elle prie pour qu'il ne voie rien. Elle referme la porte, il n'y a plus de lumière. Elle s'accroupit, les bras autour des genoux pour se tenir chaud. Le réduit est si froid, si noir, si définitif. Sans issue. Elle a du mal à imaginer six personnes serrées dans cet espace. Et encore plus de mal à imaginer ce qu'ils ressentent en écoutant les bombes tomber tout autour, en se demandant si la prochaine serait pour eux. Mais elle n'a pas besoin de faire un effort d'imagination pour se représenter l'homme qu'elle entend maintenant descendre les marches, et l'éclat sur la lame qu'il tient à la main. L'orphelinat de Guangdong est un lointain souvenir, tout comme l'enfant qu'elle était alors, une autre personne, une autre vie. Tout a tellement changé en six mois ; six mois seulement, mais une éternité pour elle ; cette autre vie n'est que l'ombre d'un rêve.

Son propre souffle, court, rapide, lui semble incroyablement bruyant. Cependant, il ne l'empêche pas de l'entendre marcher dans le vestibule. Ses pas lourds sur le parquet. La colère dans sa voix quand il crie son nom. Puis le silence. Un silence qui s'étire, s'éternise. Elle retient sa respiration,

aussi longtemps qu'elle en est capable, car elle est sûre qu'il tend l'oreille. Toujours le silence. Puis un grattement provient de l'autre côté du panneau et elle pousse un petit cri. Son cœur bat si fort qu'elle a l'impression qu'on lui frappe la poitrine.

La poignée tourne. Elle se recroqueville contre le mur du fond tandis que la porte s'ouvre lentement. Il apparaît en ombre chinoise contre la lumière du vestibule qui brille dans son dos. Elle voit sa propre haleine s'embuer dans l'air froid éclairé par cette même lumière. Il se baisse lentement, tend une main vers elle. Elle ne distingue pas son visage, mais elle sait qu'il sourit.

– Viens voir papa, dit-il doucement.

CHAPITRE 1

I

Les Amis d'Archbishop's Park – du moins ceux qui étaient toujours en vie – crachaient du sang. Ceux qui ne l'étaient plus se retournaient sans doute dans leurs tombes. Des années de planification minutieuse visant à préserver ce petit espace de verdure agréable au profit des habitants de Lambeth avaient été balayées par la loi du Parlement sur les mesures d'urgence. Un drapeau pendait mollement dans le noir au-dessus des tours crénelées du palais. L'archevêque de Canterbury s'y trouvait en résidence. Mais avec le redémarrage des bulldozers à cinq heures du matin, après seulement six courtes heures de silence, il était peu probable qu'il dorme encore. Comme il était peu probable que ses prédécesseurs, ceux qui avaient fait don du parc au quartier, reposent en paix.

Des lampes à arc éclairaient le chantier. Les chenilles avaient défoncé et malaxé la terre où jouaient autrefois les enfants, l'écho de leurs petites voix noyé sous le rugissement des engins. Les balustrades délimitant les terrains de foot et de basket avaient été arrachées et jetées. Les restes

broyés des balançoires et des cages à poules s'empilaient à l'ouest du parc contre les bâtiments délabrés, en attente de destruction. L'ancien bloc des sanitaires, qui aurait dû être transformé en café, avait été démoli. Le temps était compté. Des centaines d'hommes avaient été affectés à cette tâche. Tous travaillaient par tranches de dix-huit heures. Aucun ne se plaignait. C'était bien payé, alors qu'on ne pouvait rien dépenser.

Les silhouettes en combinaisons orange, équipées de casques et de masques blancs, se déplaçaient sous les lumières sans parler. Chaque homme gardait le silence – ainsi que ses distances par rapport aux autres. Les cigarettes fumées à travers les fibres fines des masques laissaient des taches rondes de nicotine ; un brasero restait allumé en permanence pour y brûler les mégots. La contagion se répandait trop facilement.

La veille, ils avaient creusé les trous des fondations. Aujourd'hui, une flotte de camions toupies venait les remplir de béton. Une grue géante était déjà montée sur place, prête à hisser et poser les poutres d'acier. L'après-midi précédent, des délégués du comité d'urgence avaient parcouru à pied la courte distance depuis Westminster pour observer, pleins d'espérance et de peur, l'acte de vandalisme qu'ils avaient autorisé en désespoir de cause. Le coton blanc qui masquait leurs visages ne cachait pas l'anxiété de leurs regards. Eux aussi avaient gardé le silence.

Une voix s'éleva soudain par-dessus le bouillonnement du ciment et le grondement des pelleuses. Une silhouette isolée tendait un bras dans la nuit, pour ordonner une pause. C'était un homme grand, mince, athlétique, perché au bord d'un cratère de trois mètres, dans l'angle nord-ouest du site. La goulotte à béton s'écarta, puis s'arrêta en vibrant. Elle s'apprêtait à vomir sa bouillie grise dans la terre. L'homme s'accroupit pour scruter l'intérieur sombre du trou.

– Il y a quelque chose au fond !

Furieux, le contremaître traversa l'étendue boueuse à grandes enjambées.

– On n'a pas de temps à perdre pour ça. Allez ! cria-t-il en agitant une main couverte d'un gant épais vers l'ouvrier aux commandes de la goulotte. Continue !

– Non, attendez, ordonna l'autre.

Sur ce, il sauta dans le trou et disparut à leur vue. Le contremaître leva les yeux au ciel.

– Bon sang de bois. Approchez un projecteur !

Un groupe se rassembla autour du trou tandis qu'on tirait un trépied dans un grand bruit de ferraille. La lumière fut orientée vers le fond, où l'homme se penchait sur une forme sombre, pas très grande. Il se tourna vers les visages qui le regardaient, et dit en se protégeant les yeux contre l'éclat de la lampe :

– C'est un putain de sac. Un putain de fourre-tout en cuir. Un connard a dû s'imaginer qu'on avait creusé ce trou pour qu'il puisse y jeter sa merde.

– Allez, sors de là, lui cria le contremaître. On ne peut se permettre aucun retard.

– Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda quelqu'un.

L'homme s'essuya le front avec sa manche et retira un gant pour ouvrir la fermeture à glissière. Tous les autres se courbèrent un peu plus afin d'essayer de distinguer quelque chose. Soudain, ils le virent reculer d'un bond, comme s'il avait touché des fils électrifiés.

– Putain !

– Qu'est-ce que c'est ?

Ils apercevaient quelque chose de blanc, qui accrochait la lumière. L'homme releva la tête. Il avait le souffle coupé, le sang s'était retiré de son visage déjà pâli par le manque de sommeil.

– Nom de Dieu !

– Alors qu'est-ce que c'est, merde ? s'impacienta le contremaître.

L'homme dans le trou se pencha de nouveau sur le sac, avec précaution.

– Des os, dit-il doucement. Des os humains.

– Comment tu sais qu'ils sont humains ? lança un ouvrier dont la voix sembla incroyablement forte.

– Parce qu'il y a un putain de crâne qui me regarde. Mais il est petit. Trop petit pour un adulte. C'est sûrement celui d'un enfant.

II

MacNeil était loin. Quelque part où il n'aurait pas dû se trouver. Un endroit chaud, confortable, sûr. Malgré tout, une sensation étrange le hantait, dissimulée dans un coin de sa tête, une désagréable impression de manque, ou celle d'avoir oublié quelque chose. Puis il se rappela, dans un sursaut déprimant, qu'il n'était pas allé travailler depuis des mois. Comment pouvait-il avoir oublié ? Ça lui était déjà arrivé auparavant, il le savait. Il en gardait un vague souvenir. Oh, bon sang, comment leur expliquer ? Comment leur dire où il était, ou pourquoi ? Oh, bon Dieu. Il se sentait malade.

En entendant le téléphone sonner, il sut que c'étaient eux. Il ne voulait pas répondre. Que pouvait-il leur dire ? Ils l'avaient payé pendant tout ce temps, et il n'avait même pas pris la peine de se montrer. Les autres l'avaient sans doute couvert. Fait ses heures à sa place. Ils seraient furieux, l'accuseraient. Et le téléphone qui sonnait toujours ; non, il ne répondrait pas.

– Ta gueule ! cria-t-il à l'appareil, qui l'ignora.

Chaque sonnerie s'enfonçait comme un coup de poignard dans son cœur et continuerait à le poignarder jusqu'à

ce qu'il décroche. Son front se couvrit de sueur. Quelque chose se collait à lui. Plus il essayait de s'en libérer, plus ça collait. Il se retourna, s'écarta, battit des pieds et se réveilla en haletant ; ses yeux agrandis par la peur fixaient le plafond ; sous sa tête aux cheveux ras, son oreiller était trempé. Les chiffres 06:57 s'étiraient en fragments numériques vers le rose clair. C'était la seule chose qu'il avait emportée de chez lui. Un cadeau de Sean. Un réveil projetant des chiffres infrarouges au plafond. Pas besoin de tourner la tête pour regarder l'heure pendant toutes ces nuits d'insomnie. Il y avait toujours cette grosse horloge céleste pour lui rappeler à quel point le temps passait lentement.

Bien sûr, ce n'était pas réellement Sean qui l'avait acheté. Martha connaissait son goût pour les gadgets. Mais Sean avait eu le plaisir de le lui offrir. Le plaisir innocent que seuls les enfants semblent éprouver en donnant, aussi réel que la joie de recevoir.

MacNeil se dégagea de ses draps trempés de sueur et balança les jambes hors du lit. L'air froid le saisit. Réveille-toi ! Sur la table de chevet, le téléphone sonnait toujours. Comme dans son rêve, il savait qu'il ne s'arrêterait pas. Il l'attrapa, souleva le combiné, et les lèvres collées aux dents grommela :

– Oui ?

– J'espère que vous êtes sobre, MacNeil.

MacNeil décolla la langue de son palais et sentit dans son haleine un relent de whisky.

– Je ne reprends mon service que dans douze heures, dit-il en se frottant les yeux.

– Non, tout de suite, mon vieux. Double service. J'ai pensé que puisque c'était votre dernier jour, vous pourriez le supporter. J'ai deux autres hommes hors-jeu.

– Merde.

– Oui, c'est vraiment la merde. Un corps a été largué dans notre secteur, je n'ai personne d'autre à envoyer.

MacNeil inclina la tête en arrière et jeta un regard fatigué à la grande horloge du plafond. De toute façon, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il aurait occupé les douze heures suivantes. Il était incapable de dormir pendant la journée.

– Ça se présente comment ?

– Des os. Découverts au fond d'un trou par des ouvriers du chantier d'Archbishop's Park.

– C'est un archéologue qu'il leur faut, pas un flic.

– Ils étaient enfermés dans un sac en cuir, et ne se trouvaient pas là hier.

– Ah.

– Feriez mieux d'y aller sur-le-champ. Le ministère gueule comme un putois parce que les travaux doivent être interrompus. Vous m'emballez ça vite fait, hein ? Je n'ai vraiment pas besoin de cette merde.

MacNeil grimaça quand le téléphone claqua à son oreille. Laing venait de raccrocher.

Dans la salle de bains, de l'autre côté du palier, il fixa son reflet d'un regard vide tout en se lavant les dents. Les brosses des autres occupants s'agglutinaient dans un verre opaque. Lui conservait toutes ses affaires dans sa chambre et ne touchait à rien, allant même jusqu'à nettoyer les robinets avant de les manipuler. Il avait besoin de se raser. Et quelques heures de sommeil en plus auraient aidé à atténuer les cernes sombres sous ses yeux. Rien, cependant, ne réparerait les dégâts de ces derniers mois. Le masque gravé par le stress sur ce visage de moins de quarante ans. Ce n'était pas une vision sur laquelle il avait envie de s'attarder.

Il racla avec son rasoir le chaume noir de ses joues et entendit bouger dans la chambre voisine. Le vendeur de voitures. Lorsque MacNeil avait loué une chambre dans cette maison, le propriétaire, qui vivait toujours au rez-de-chaussée, lui

avait présenté la liste de ses codétenus. Un médecin divorcé, interdit d'exercice, capable de concocter un remède pour la plupart des maux. Pratique à avoir sous la main, surtout en cette période. Le vendeur de voitures. Homo, au dire du propriétaire, mais pas encore prêt à l'admettre. Deux responsables du syndicat des cheminots, qui ne s'appelaient plus comme ça mais dont il avait oublié le nouveau nom. L'un venait de Manchester, l'autre de Leeds ; ils purgeaient leur peine au Comité exécutif de Londres – le syndicat disposait depuis longtemps d'un local sur Baalbec Road. Il y avait une seule femme dans la maison. Elle ne sentait pas très bon et avait une mine de déterrée. D'après le propriétaire, elle se droguait ; mais comme elle payait rubis sur l'ongle, il se gardait de la juger.

C'était un assortiment étrange d'êtres humains égarés, vivant en marge de la société dans une espèce de quatrième dimension où vie et mort ne signifiaient rien. On y existait, sans plus. Lorsque MacNeil avait emménagé – cinq mois plus tôt, seulement ? – il s'était senti comme un étranger. De passage. En observateur. Il n'y était pas à sa place et ne resterait pas. Mais tous avaient dû penser la même chose. Et maintenant, comme eux, il n'entrevoit aucune issue. Son regard ne se tournait plus de l'extérieur vers l'intérieur, mais de l'intérieur vers l'extérieur.

Il avait choisi cet endroit parce qu'il pensait pouvoir faire venir Sean. Ce n'était pas un quartier pauvre. Il conservait une atmosphère de raffinement désuet. Le parc de Highbury Fields se trouvait au bout de la rue. Ils pourraient y jouer au ballon ensemble, promener le chien – s'ils en avaient eu un. Quelques noms de rues lui rappelaient l'Écosse. Aberdeen, Kelvin, Seaforth, Fergus ; ils avaient un côté familier et réconfortant, échos de son pays natal quitté depuis longtemps. Il y avait aussi une piscine près de Highbury Corner. Le propriétaire lui avait appris qu'elle était autrefois

découverte. Mais une génération d'individus moins robustes l'avait entourée de murs et couverte d'un toit. Encore un lieu où Sean et lui pourraient partager – comment disait-on ? – de bons moments. MacNeil s'était même dit qu'il pourrait se procurer des billets pour la saison des matchs des Gunners à l'Emirates Stadium.

Mais la mère de Sean avait refusé de laisser le garçon traverser la ville jusqu'à Islington. C'était trop dangereux. Lorsque la crise serait passée, peut-être.

MacNeil mit son manteau et releva son col. Celui de sa chemise blanche commençait à s'élimer, et il cachait l'absence du premier bouton en serrant au maximum le nœud de sa cravate ; son costume, lui, aurait mérité un passage au pressing. Puis il enfila ses gants et dévala l'escalier. Un mois plus tôt, le propriétaire aurait pointé la tête, histoire de lui dire bonjour. Mais aujourd'hui, plus personne ne se parlait. Tout le monde avait trop peur.

III

Au moment où il refermait la porte, il entendit le téléphone sonner dans sa chambre. N'ayant aucune envie de reparler à Laing, il se dépêcha de sortir son portable de sa poche pour l'éteindre.

L'intérieur de sa voiture était glacial quand il se glissa au volant. La condensation embuait le pare-brise. Il actionna la ventilation et s'engagea dans Calabria Road. La radio diffusait une sélection des tubes de l'année précédente. Rien de nouveau n'était sorti depuis deux mois. Les chansons s'enchaînaient directement l'une après l'autre ; MacNeil se réjouissait de l'absence de ces crétins de DJs bavards qui sévissaient en général sur les ondes matinales. Il avait raté les infos de sept heures et demie.

Comme toujours, son trajet pour pénétrer dans la City était déterminé par les points de contrôle de l'armée. Il y avait des secteurs tout simplement inaccessibles, même pour lui. Certaines lignes de démarcation ne pouvaient pas être franchies sans une autorisation spéciale. MacNeil prit la direction du sud, longea ensuite Petonville Road vers l'ouest puis tourna dans Euston Road. Il était presque sept heures quarante-cinq, une lumière blafarde perçait à travers les nuages d'un gris d'étain qui semblaient frôler, au loin, le sommet des gratte-ciel. Dans une autre vie, taxis, bus et voitures bouchaient les artères de la ville, comme du cholestérol. MacNeil n'arrivait pas à s'habituer aux rues vides. Sous la clarté naissante, ce calme avait quelque chose d'effrayant. De temps en temps, il croisait un transport de troupes ; des militaires équipés de lunettes et masques à gaz le regardaient sous les bâches kaki, comme des soldats sans visage tout droit sortis d'un épisode de *Star Wars*, serrant contre eux des fusils qu'ils étaient souvent obligés d'utiliser.

Maintenant qu'il faisait jour, il y avait un peu plus de véhicules privés et commerciaux qui circulaient, munis de l'habilitation requise pour se déplacer dans les zones désignées de la ville, surveillées par caméras et satellites. Les contrôles devenaient plus rigoureux autour du centre, où la plupart des pillages avaient eu lieu. Le gouvernement utilisait l'ancienne infrastructure de régulation des embouteillages pour surveiller tous les véhicules entrant et sortant. MacNeil longea la limite nord de la City, dépassa la gare déserte d'Euston puis bifurqua vers le sud dans Tottenham Court Road, où une caméraregistra sa plaque d'immatriculation, aussitôt envoyée à l'ordinateur central. Sans habilitation, il pouvait s'attendre à être arrêté d'une minute à l'autre.

Les artères commerçantes ressemblaient à un champ de bataille. Les vitrines qui n'avaient pas encore été fracassées étaient protégées par des planches. Des carcasses calcinées

de véhicules volés se consumaient au bord des trottoirs, les débris et détritus d'une société autrefois civilisée jonchaient les rues dévastées. Vestiges d'une nouvelle nuit de violence. Le Dominion Theatre, en face de la station de métro de Tottenham Court Road, n'était plus qu'une coquille noire carbonisée. Chaque fois qu'il pleuvait, l'air empestait l'odeur de brûlé des décors de *Mort d'un commis voyageur* – dernière pièce à y avoir été jouée. Le McDonald's aussi, dans Oxford Street, avait été incendié. Hamburgers grillés directement à la flamme. Le Harmony Sex Shop avait été cambriolé tant de fois que ses propriétaires ne se donnaient même plus la peine de le barricader ; une sirène en dessous de cuir noir le regarda passer avec une moue provocante.

Plus au sud, *La Souricière* avait fini par quitter l'affiche après un nombre record de représentations au St. Martin's Theatre, à l'allure désormais sinistre et négligée avec tous ses néons cassés, arrachés de la façade.

MacNeil fut arrêté au point de contrôle de Cambridge Circus. Il aurait dû y être habitué depuis le temps, mais chaque fois il se sentait mal à l'aise en face de la demi-douzaine de fusils semi-automatiques pointés sur sa tête. Un soldat masqué, à l'expression renfrognée, lui lança un regard noir ; tout en gardant ses distances, il tendit une main gantée de latex pour prendre ses papiers qu'il se dépêcha de lui rendre comme s'il avait peur qu'ils soient contaminés – ce qui n'était pas impossible.

Il descendit ensuite Charing Cross, traversa Trafalgar Square et aborda Whitehall. Il y avait un peu d'activité à cet endroit, un service civil fonctionnait encore tant bien que mal, le gouvernement essayant de continuer à s'occuper d'une société en voie de désintégration. Des hommes et des femmes masqués circulaient autour des sphères du pouvoir, avec le même sentiment de sombre désespoir que la plupart des habitants de la capitale.

En approchant du fleuve, il vit une fumée noire s'élever, dans le ciel plombé, des quatre cheminées de l'ancienne Battersea Power Station. On ne pouvait imaginer symbole plus fort de l'impuissance humaine face à une Nature impitoyable. À combien de morts en était-on arrivé maintenant ? Cinq cent mille ? Six cent mille ? Davantage ? Personne ne croyait plus les chiffres. Il n'existait aucun moyen de les vérifier. De toute façon, même à leur niveau le plus optimiste, ceux qu'annonçait le gouvernement étaient à peine imaginables.

Les infos de huit heures relataient la nouvelle qui avait tourné en boucle toute la nuit. Mais MacNeil l'entendait pour la première fois et elle le frappa de plein fouet. Peu après minuit, les médecins du St Thomas Hospital avaient annoncé le décès du Premier ministre. Deux de ses enfants étaient déjà morts, et sa femme se trouvait dans un état critique. Tout le monde savait qu'il était très malade, ça n'avait jamais été un secret. Mais si le personnage le plus puissant du pays pouvait être emporté aussi facilement, quelle chance avaient les autres de s'en tirer ?

D'une voix retentissante, le journaliste rapporta qu'il fallait maintenant s'attendre à une lutte de pouvoir entre le vice-Premier ministre et le chancelier de l'Échiquier, pour le contrôle du parti. Le vice-Premier ministre, une espèce de crapaud que MacNeil n'avait jamais aimé, avait l'avantage puisqu'il prenait automatiquement la place du Premier ministre – du moins temporairement. MacNeil comprenait difficilement qu'on puisse avoir envie d'occuper ce poste, vu les circonstances. Pour certains, l'attrait du pouvoir semblait irrésistible. Il espérait en douce que le chancelier gagnerait. À son avis, l'actuel occupant du 11 Downing Street était un homme éminemment plus sensé, d'une intelligence brillante et d'une grande droiture.

En traversant Westminster Bridge, où un autre point de contrôle de l'armée l'attendait, il jeta un coup d'œil vers

l'ouest et les onze étages de St Thomas Hospital qui se dressaient sur la rive sud de la Tamise. Quelque part derrière la façade de verre et de béton, gisait l'homme qui avait dirigé le pays. Froid, impuissant, contaminé par ses propres enfants. Au-delà, les trois ailes subsistant du bâtiment d'origine, *Friday*, *Saturday* et *Sunday*, étaient pleines, il le savait, de patients atteints du virus. Si les quatre autres ailes n'avaient pas été détruites par les Allemands pendant le Blitz, peut-être n'aurait-il pas été nécessaire de construire une extension d'urgence dans le parc situé de l'autre côté de la rue.

CHAPITRE 2

I

MacNeil gara sa Ford Focus en face du service des urgences de Lambeth Palace Road, à l'arrêt de bus où il ne gênerait à coup sûr aucune des quatre lignes qui empruntaient d'ordinaire ce trajet.

Les grilles de l'entrée d'Archbishop's Park avaient été arrachées pour que les gros engins puissent accéder au chantier. Il reconnut les fourgons banalisés des techniciens du FSS¹ ; vu la proximité du labo, ils auraient mis moins de temps à pied par le petit sentier coupant le parc depuis l'angle sud-est.

Obligé de regrouper ses troupes dans une unité centrale à cause du confinement de la capitale, le FSS avait choisi d'installer la plupart des services médicaux et scientifiques indispensables à la police dans l'ancien laboratoire de Lambeth Road. Les policiers dépêchés sur place attendaient visiblement l'arrivée de MacNeil.

1 Forensic Science Service = service de criminalistique. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Ce dernier contempla le parc dévasté, les monstrueuses machines immobiles au milieu des vestiges déchiquetés de ce qui avait été une petite oasis de verdure entourée d'un océan de verre et de béton. Debout par petits groupes, des centaines d'ouvriers vêtus de la tenue orange caractéristique bavardaient en fumant. Dans la lumière brumeuse du matin, quelques silhouettes blanches masquées, en combinaison de Tyvek, étaient rassemblées autour d'un trou qui, à cette heure-ci, aurait déjà dû être rempli de béton. Casque blanc sur la tête, un homme en costume sombre sous un manteau en poil de chameau qui lui descendait à mi-mollets se fraya avec précaution un chemin dans la boue en apercevant MacNeil. Comme lui, il portait un masque en coton blanc, mais il s'arrêta cependant à bonne distance.

– Inspecteur MacNeil ?

MacNeil lui jeta un coup d'œil méfiant.

– Oui. Qui êtes-vous ?

– Derek James. Du cabinet du vice-Premier ministre. Vous comprendrez que je ne vous serre pas la main.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'inspecteur, qui avait l'habitude de toujours aller droit au but.

– Je veux que le chantier redémarre, répliqua l'autre sur un ton un peu acerbe.

– Eh bien, moins on parlera, plus vite je pourrai me mettre au travail et plus vite je débarrasserai le plancher, rétorqua MacNeil en le dépassant pour aller rejoindre l'assemblée des fantômes.

James le suivit, toujours soucieux de ne pas salir ses chaussures.

– Je ne crois pas que vous saisissiez bien la situation, monsieur MacNeil. Ces travaux sont réalisés en vertu du décret du Parlement sur l'état d'urgence. Des millions de livres ont été investies dans ce projet. Un calendrier strict doit être respecté. Tout retard peut coûter des vies.

– Beaucoup l’ont déjà perdue, monsieur James.

– Ceux-là, on ne peut plus les aider. Les autres, si.

MacNeil s’arrêta net et se retourna vers l’homme du ministère, qui recula aussitôt comme s’il craignait de recevoir sur lui le souffle de l’inspecteur.

– Écoutez. Dans ce pays, tout le monde a droit à la justice. Vivant ou mort. C’est mon boulot. Veiller à ce que justice soit faite. Quand j’aurai terminé, vous pourrez faire le vôtre. D’ici là, je ne veux plus vous voir.

Il fit demi-tour et rejoignit d’un pas lourd les hommes en Tyvek.

– Où en est-on ici ?

– Un sac d’os, Jack, répondit l’un d’eux, la voix étouffée par son masque. Le trou a été creusé hier seulement. Donc, ils ont dû être jetés cette nuit. (Il regarda les centaines de visages qui les observaient de loin.) Et tous ceux-là ne souhaitent qu’une chose, qu’on se barre dare-dare.

– Chaque chose en son temps.

Un des hommes en combinaison de Tyvek tendit à MacNeil des surchaussures :

– Tenez, vaut mieux mettre ça.

Tout en les prenant, MacNeil observa le trou. Une silhouette était accroupie au fond.

– Qui est-ce ?

– Votre vieux pote.

– Oh, merde. Tom Bennet ! grommela-t-il en levant les yeux au ciel.

Le technicien de la scientifique sourit derrière son masque qui s’étira sur son visage.

Après les surchaussures en plastique, MacNeil enfila une paire de gants en latex.

– Aidez-moi à descendre.

Le sac était en cuir de bonne qualité, marqué du logo Puma sur le côté. Tom, qui le maintenait ouvert entre ses

mains gantées, leva la tête lorsque MacNeil atterrit près de lui.

– Ne m’approchez pas trop près. On ne sait jamais.

MacNeil l’ignora et demanda :

– Qu’est-ce que c’est ?

– Des os d’enfant.

Il se pencha pour mieux voir. Les os paraissaient très blancs, comme si on les avait exposés au soleil, triste collection de pièces ayant autrefois constitué un être humain. Une odeur aussi nauséabonde que celle d’une viande oubliée dans le réfrigérateur un mois après sa date limite de consommation le fit reculer.

– Qu’est-ce qui pue comme ça ?

– Les os.

Les yeux du jeune médecin légiste se plissèrent d’amusement devant la réaction de dégoût de MacNeil.

– Je ne savais pas que les os sentaient mauvais.

– Oh, mais si. Jusqu’à deux, voire trois mois après la mort.

– Ce gosse était donc encore vivant il n’y a pas très longtemps ?

– Très récemment, même, vu l’odeur.

– Mais où est passée la chair ?

– Entièrement retirée. Avec un instrument très tranchant.

Tom souleva un os assez long et le posa délicatement en travers de ses paumes.

– Le fémur. L’os de la cuisse, si vous préférez. On y distingue les entailles laissées par le couteau, ou un autre ustensile. Elles sont profondes et larges, c’était donc un instrument lourd.

MacNeil observa les marques, presque parallèles, en biais comme si elles résultaient d’un mouvement répété de hachage.

– Pas le travail d’un expert, hein ?

– Je ne sais pas si je pourrais qualifier quelqu’un d’expert du dépeçage, mais en tout cas c’est un boulot plutôt grossier. (Tom fit courir un long doigt fin autour du renflement de l’articulation.) On voit le gâchis provoqué pour le désarticuler, et les restes de tissus et de ligaments qui n’ont pas pu être enlevés.

MacNeil regarda de nouveau l’intérieur du sac et souleva avec précaution ce qui ressemblait à une côte. Tête penchée sur le côté, il l’examina d’un œil curieux, en effleurant du bout des doigts le petit arc lisse et blanc.

– Comment est-il possible de nettoyer les os aussi parfaitement ?

Tom haussa les épaules.

– Ils ont probablement été lavés. J’en ai déjà fait l’expérience sur un crâne. Dans l’eau bouillante, avec un peu d’eau de Javel et de lessive.

– Ça n’aurait pas tué l’odeur ?

Les yeux de Tom se plissèrent de nouveau d’amusement.

– Qu’on la cuise ou non, la moelle continue à pourrir.

MacNeil remit la côte dans le sac et se redressa. Il regarda les visages des hommes penchés au-dessus d’eux pour écouter leur conversation, puis s’adressa à Tom :

– Vous pouvez dire si c’est une fille ou un garçon ?

– Pas encore. Mais je situerais son âge entre neuf et douze ans.

MacNeil hocha la tête d’un air songeur et se demanda comment on pouvait procéder à une autopsie sur un squelette désarticulé.

Comme s’il avait lu dans ses pensées, Tom se releva à son tour :

– Impossible d’effectuer une véritable autopsie, bien sûr, dit-il. Tout ce que je pourrai faire, c’est aligner les os et chercher des indices.

Une mèche de cheveux blonds s'était prise dans l'élastique de sa charlotte en plastique et ses yeux d'un bleu vif le fixaient avec une telle intensité que MacNeil détourna les siens.

– Évidemment, continua-t-il, je ne suis pas expert en squelette. Je serai capable de ranger les côtes, mais pas forcément dans le bon ordre. Pareil pour les os des doigts, que je n'attribuerai peut-être pas à la main à laquelle ils appartiennent. On aurait eu besoin de notre anthropologue pour ça.

MacNeil se força à croiser le regard du médecin légiste.

– Ça pose un problème ?

– Elle est malade.

– Oh.

– Mais je peux faire un rapport général, repérer les blessures les plus importantes, les parties manquantes, récupérer des échantillons de moelle et faire procéder à une analyse toxicologique. Amy pourrait peut-être nous aider. Elle s'y connaît en crânes et en reconstruction faciale.

En entendant prononcer le nom d'Amy, MacNeil sentit son cœur bondir, et il se demanda si cela s'était vu sur son visage. Une légère rougeur, peut-être. Il lui sembla que Tom l'observait attentivement, à l'affût d'un signe, mais si c'était le cas ses yeux n'en trahissaient rien.

– Oui, pourquoi pas, dit-il en pivotant et en levant une main pour qu'on l'aide à sortir du trou.

– Attention, fit Tom. Certaines personnes pensent qu'il est dangereux de me tourner le dos.

MacNeil tordit le cou pour lui lancer un regard noir, menaçant, qui se passait de mots.

Tom sourit.

– Vous êtes tellement viril.

Le silence planait sur le chantier, telle une nappe de brouillard. Chose extraordinaire ici, au cœur de la capitale. Ni bruits de circulation, ni éclats de voix, ni conversations,

ni rires, ni rugissements d'avions en descente vers Gatwick ou Heathrow. Juste les cris plaintifs des mouettes remon-
tées de l'estuaire pour échapper aux tempêtes de la mer du
Nord, éclats blancs tournoyant au-dessus des têtes, comme
des vautours à l'affût de la mort.

La mort était là, mais il ne restait rien à picorer sur les os.

MacNeil se rendit compte que tout le monde avait les
yeux fixés sur lui. L'homme du ministère se tenait à l'écart,
bras croisés sur la poitrine.

– Alors ? demanda-t-il.

– Je veux que tout le monde quitte le chantier. Nous le
bouclons pour enquête.

Derek James inclina la tête sur le côté. Seuls ses yeux tra-
hissaient sa colère quand il déclara :

– Ça va poser des problèmes.

– Il y en aura si personne n'obéit, rétorqua MacNeil en
élevant la voix pour que tout le monde l'entende. Ceci est
une scène de crime.

II

– Mais qu'est-ce que vous lui avez dit, putain ?

– Que c'était une scène de crime et qu'on allait perqui-
sitionner le site.

Laing lui lança un regard sceptique.

– Eh bien, en tout cas, il est furax. Vous avez une idée
des emmerdes qui me retombent directement sur la tête ?

– À peu près.

– Vraiment ?

Laing regarda sa montre et attrapa la télécommande
pour allumer la télévision installée sur un meuble à tiroirs.

– Vous savez, quand j'ai débarqué de Glasgow à la Met, il
y a trente ans, je croyais vraiment avoir laissé derrière moi